

Les images savent de nous ce que nous ignorons d'elles

John Max, a Portrait de Michel Lamothe, Québec, 2010, 94 minutes

Marie-Claude Loiselle

Numéro 152, juin-juillet 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

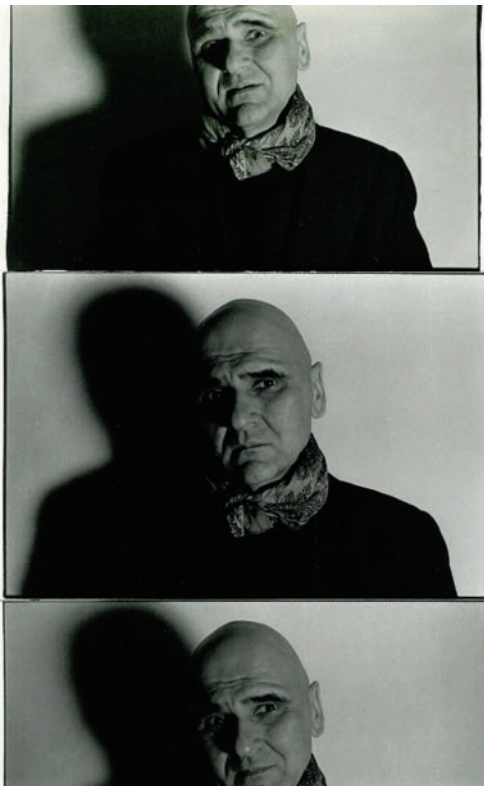
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2011). Compte rendu de [Les images savent de nous ce que nous ignorons d'elles / *John Max, a Portrait* de Michel Lamothe, Québec, 2010, 94 minutes]. *24 images*, (152), 56–56.

Les images savent de nous ce que nous ignorons d'elles

par Marie-Claude Loisel



John Max a été considéré dans les années 1960-1970 comme une des figures majeures de la photographie contemporaine puis, à la suite d'un séjour de cinq ans au Japon d'où il revient en 1979, il abandonne presque totalement son métier, laissant inédite une large part d'une production prolifique. Michel Lamothe, qui l'a côtoyé caméra à la main pendant plus de deux ans, cherche, certes, à percer les raisons de cet abandon, mais sans jamais provoquer d'explication. Son intérêt se porte ailleurs, sur les forces et les démons invisibles qui habitent la vie et l'œuvre d'un homme au destin trop tôt scellé.

Le cinéaste, qui est aussi lui-même photographe, parvient avec infiniment d'intensité à embrasser la personnalité énigmatique et douloureuse, pétrie d'élans contradictoires, de cet homme. Mais c'est d'abord en interrogeant avec une attention délicate quelques-unes des innombrables images saisissantes

que Max a laissées derrière lui qu'il y parvient, leur donnant ainsi une ample résonance. Ce qui frappe, à mesure qu'on découvre ces photographies, c'est que l'œil de leur auteur a su saisir un peu de l'imaginaire et de l'infini que chacun de ses sujets porte en lui. Max n'a-t-il pas écrit en 1972, «c'est l'intérieur que je photographie», comme si, par l'acte de prendre une photo, la réalité intérieure de l'artiste aspirait à rencontrer, pour un instant, celle du sujet sur lequel il pose son regard; comme s'il cherchait dans ce point de contact son «passeport pour l'infini» (*Open Passeport*).

Chose certaine, jamais Lamothe ne fait ici appel aux photos de Max pour illustrer l'œuvre de l'artiste. Si René Char disait que «les mots savent de nous ce que nous ignorons d'eux», il en va de même des images. Ici, elles ponctuent le film en s'amalgamant à la présence magnétique de John Max à l'écran, que le cinéaste a si bien su capter, à ses silences, aux regards théâtraux et insondables qu'il darde vers l'objectif de la caméra, aux souvenirs et aux réflexions diverses qu'il livre peu à peu et au souffle de sa respiration. Ce souffle que l'on continue d'entendre, mêlé aux bruits de son appartement, lorsque ses photographies se révèlent à nous une à une, leur insufflant une vie toujours tangible 40 ans après avoir été prises. C'est qu'ici tout se confond : l'œuvre, l'homme... et le désordre pléthorique de cet appartement.

Cet appartement encombré, où s'entassent jusqu'au plafond des centaines de caisses de livres, journaux, documents de toutes sortes, nous le quitterons très peu tout au long du film. Alors que nous aurions pu nous sentir rapidement prisonniers de ce capharnaüm, nous accompagnons plutôt le cinéaste au côté de celui qui est aussi pour lui un ami, au point de finir par *habiter* ce lieu avec eux, par l'investir de notre regard, qui n'a rien de voyeur ou de passif. Et l'on pense tout à coup à *Dans la chambre de Vanda* où le sombre réduit de la jeune héroïne, au lieu d'accentuer une impression d'enfer-

mement, permet à Pedro Costa de creuser vers l'intérieur l'âme secrète de Vanda en étant sans cesse à l'affût de ce qui rayonne de son visage et de son corps meurtris. De la même façon ici, l'appartement du photographe apparaît comme le cœur du film, le point partant duquel tout circule, jusqu'à ce que l'on réalise qu'il est davantage encore que cela : ce lieu, qui renferme 50 ans de la vie de John Max, est indissociable de celui qui l'a *créé* tel qu'il est. Si nous en avons eu l'intuition à mesure qu'avancait le film, on le comprendra vraiment lorsque s'avère inéluctable l'issue fatale qui guettait Max depuis des mois : la maison a été vendue, il doit vider l'appartement avant d'en être évincé. Lorsque ses amis, venus chercher les caisses qui encombrant les lieux, lui reprochent d'avoir tout accumulé sans rien jeter, le désespoir qui se lit sur son visage ne dit pas mieux l'importance qu'il accorde à cette accumulation que la réponse qu'il formule pour sa défense : «Oui, mais avec style!»

Si John Max a pour ainsi dire cessé depuis trente ans d'exercer son métier de photographe, il n'a jamais renoncé à chercher dans la lecture avide de tous ces livres qu'il entasse et dans la quête spirituelle qu'il poursuit une promesse de libération. Mais le passeport qui permet d'être libre coûte très cher, reconnaît-il. On ne peut en douter à l'issue de ce film, qui jamais ne laissera s'effacer de notre mémoire le souvenir d'un homme et d'une œuvre qu'il nous tarde maintenant de voir sortir de l'ombre.

Québec, 2010. Ré., ph. et prod. : Michel Lamothe. Ph. additionnelle : Werner Volkmer. Mont. : Louise Dugal. Mont. son. : Claude Beaugrand et Francine Poirier. 94 minutes.